

Ceffonds, 3 juillet 1917.

5109



Chère Anne,

Simplifions le protocole.

J'en suis assez sûr, et je n'attends pas pour cela que votre permission.

Vous devinez combien les articles de Hervé m'intéressent. J'ai eu avec plaisir dans le dernier une allusion aux feuilles subalternes du Pays, c'est-à-dire à l'affreux Bonnes rouges. Mais pourquoi avoir attendu si tard pour signaler la propagande Caillaux qui s'exerce visiblement depuis si longtemps? Était-on obligé d'attendre qu'il y eût urgence et sans de mal déjà fait? Le gouvernement et bien d'autres n'en ont-ils pas été plus ou moins complices depuis le commencement? ... Qu'il en soit, sachons qu'il a Hervé et ce qu'il fait. Mais le doute que notre personnel politique ait le courage de répéter Caillaux à moi-même que Lloyd George et Wilson n'aient l'air de se faire. Alors tout le monde filerait doux, d'autant plus que Wilson tient les cordons de la bourse.

2016
J'ai perdu mes anglais, et
vous n'imaginez pas combien je les
regrette. Ils ont été là quinze pendant
seize jours, et, comme l'escalier de leur
grenier donne sous la porte cochère, — que
vous vous rappelez peut-être, — pas un
ne s'est avancé plus loin; ils allaient prendre
leurs chats dehors. Ils rentraient sans bruit,
et ils ont laissé leur grenier plus propre
qu'ils ne l'avaient trouvé. Leur matin ils
sont partis, remontant vers le fort. Ils ont
été aussitôt remplacés par des français,
d'un régiment d'infanterie qui remonte auver-
sant le fort en faisant des stations de
repos. Nos soldats sont bien moins propres
que les anglais; mais ce n'est pas leur plus
grand défaut. J'ai le poste de police, installé
à la place des anglais et surveillant la
prison qui est au-dessous. Ils étaient à peine
arrivés qu'il a fallu leur dire que le gardien
n'était pas le lieu de leur campement; cela
n'a pas empêché l'un ou l'autre de s'y échapper
dans la journée et jusqu'au soir. Si ceux-là
doivent rester longtemps je sais où passent
mes nuits avant qu'ils soient mûrs. La plupart
des soldats sont de tout jeunes gens. Beaucoup
ont l'air fatigués. Il y en a beaucoup trop
qui ont déjà des figures d'alcooliques. J'ai
entendu tuer un sergent qui expliquait

à ma cuisinière, que le travail de la guerre était maintenant très dur et sans résultat, grâce à la défection des russes; on perd beaucoup de monde pour gagner un kilomètre, etc. Il faut soustraire que l'arrivée des américains remonte un peu le moral de tout le monde. Mais ce ne sont pas quelques cérémonies d'apparat qui suffiront. Il faudrait que notre personnel dirigeant soulevât bien lui-même faire quelque effort — et non seulement quelques nouveaux discours — pour se mettre à la hauteur de la situation.

La pluie me procure moins de consolation qu'à vous, parce qu'elle supprime mes promenades. Je vais reprendre pour un temps le bâtonnet que Capitaine m'a indiqué. Je fais revenir ma pharmacie de Paris. Il y a bien une pharmacie à Rouen-en-Isle; mais le pharmacien est mobilisé; la pharmacienne l'a remplacé par un officier, si ce n'est plusieurs — se ne garantissant pas le nombre, — et la boutique a marché au petit bonheur. Pour s'approvisionner là sans exposer ses jours, il faudrait être chimiste et faire les préparations soi-même.

D'après ce que vous me dites de Léard, je suppose que son état

0117
ne s'améliore ni ne s'aggrave sensiblement.
Pourtant il dure encore!

Mon livre n'a pas encore paru.
La censure a parfois de si étranges caprices
que je me demande si le retard ne
viendra pas de ce côté. La seconde édition de
Mons et vêts, augmentée seulement d'une
petite préface, va paraître en même temps. Du
moins je l'espère. Il faut toujours espérer.

Je croyais m'être assuré une
demeure éternelle dans le cimetière de mon
village natal, auprès de mes parents. Mon
frère aîné, qui occupe encore la maison paternelle,
est venu me voir dimanche et m'a dit que
les dernières gelées ont amené l'éboulement
d'une partie du cimetière, qui est autour de l'église,
sur une colline dominant de trop près la mer;
l'église a dû être interdite parce qu'elle menaçait
de dégringoler aussi dans la rivière; et ma
dernière demeure pourra être endommagée par
cette ruine. Détails macabres; dans la lecture faite
au cimetière par l'éboulement, l'on voit un
vieux mort qui, de son trou, regarde la vallée,
très surpris probablement d'apprendre qu'il y a
la guerre et qu'elle dure si longue.

Mon neveu, qui est à Boulogne, s'est
trouvant malade à son tour; on lui donne un
cours de deux mois; il se vante avec sa femme
à peine convalescente. Nous nous demandons en
quel état ils vont arriver.

Affectueux respects.

A. Loisy